Hanter la lisière

Germain Meulemans, Anaïs Tondeur

▶ **To cite this version:**

Germain Meulemans, Anaïs Tondeur. Hanter la lisière. Billebaude, 2018, Cueillir, 12, pp.32-37. hal-02883010

HAL Id: hal-02883010
https://hal.science/hal-02883010

Submitted on 28 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HANTER LA LISIÈRE

PAR GERMAIN MEULEMANS ET ANAÏS TONDEUR

À l'automne 2017, nous nous sommes lancés sur la piste du « spectre de l'étalement urbain » sur le plateau de Saclay. Arpentant les lisières, à la recherche des mares réfractaires et autres turbulences du paysage, nous avons cherché les plantes qui poussent, inutiles, spontanées et ignorées, dans les marges du plateau.

À vingt kilomètres au sud-ouest de Paris, le plateau de Saclay se trouve au cœur d'une controverse autour de l'avenir des terres entourant la capitale. La construction d'un grand cluster universitaire, qui doit permettre à la France de rivaliser avec les pays anglo-saxons, entraîne au passage la destruction de plusieurs centaines d'hectares de terres agricoles parmi les plus fertiles d'Île-de-France. Mais le plateau apparaît comme un large territoire au foncier disponible, facile à connecter au futur réseau de transports du Grand Paris. À Saclay, on oppose l'utilité agricole à l'utilité foncière. Des sols fertiles disponibles pour les plantes comestibles, contre des sols disponibles pour l'économie de la connaissance.

Et si, au milieu des voix discordantes, on cherchait un autre chemin pour explorer le plateau ? Qu'aurait-on à apprendre du temps où ce lieu paraissait « inutile », et où en trouver les indices ? Si ces terres sont aujourd'hui connues pour leur grande fertilité, elles n'ont été longtemps qu'un vaste marais. Le *saltus* de Saclay, zone sauvage, ni champ, ni jardin.

5 septembre 2017

D'abord il y a le vent. Un vent fort, un vent sombre. Un vent de ceux qui font entendre les murmures de spectres du passé. Ceux, peut-être, de paysans qui se perdirent dans les marais. Ceux des marais eux-mêmes, disparus définitivement lors des réfections du Grand Siècle. Les spectres, surtout, des histoires qui se sont succédé sur le plateau. Des histoires qui, telles des revenantes, répondent à celles du présent, et au destin universitaire, entrepreneurial auquel est promis le plateau. Entre champs et rigoles, croît la tanaisie. Soleils camphrés qui guérissaient de la fièvre des paluds. Guides vers l'outre-tombe dont les bouquets se consumaient dans la chambre des défunts. Nous la cueillons par brassées.

Nous avons voulu nous rendre attentifs aux plantes, car elles donnent un aperçu du temps long des transformations écologiques, passées et en devenir, du plateau. Au cours de ces transformations, les plantes qui y poussaient ont aussi changé. Certaines ont été apportées par les cultivateurs, tandis que d'autres trouvèrent seules, à la lisière des champs défrichés, un milieu de croissance opportun. Certaines, enfin, celles-là mêmes qui permirent longtemps à des humains et des animaux de survivre sur le plateau, durent se retrancher dans des refuges plus reculés. Ainsi, les plantes elles aussi ont été attentives aux transformations du vieux *saltus*. Les marais de Saclay furent progressivement drainés, remembrés et aménagés à partir de la fin du Moyen Âge. Seule une infime fraction des terres autrefois marécageuses du plateau a subsisté à ces réfections. Mais les lisières se souviennent encore. Quelques plantes attestent de ce passé, telles des rescapées orphelines de leurs cueilleurs.

10 septembre 2017

Alignements d'arbres longeant les rigoles. Alignements de grues signalant de nouveaux hôtes. Restes du désert sur fond de bruits de chantier. Beaucoup de haies ont disparu. Les remembrements agricoles, marquant le tissu de champs et de forêts, rendent au plateau son immensité. Les pieds de maïs blanchis et séchés par le vent ont l'aspect d'un vaste cimetière aux alignements rectilignes. Ils disparaissent parfois sous l'épaisse couche de brume d fumeterre. D'aspect et de senteur parente de la fumée, ressemblant à un voile nébuleux roulant hors de terre, cette plante conjurait les humeurs maléfiques. Et, à qui savait la consommer, conférait l'invisibilité.

Sous trois mètres de limon, déposés par les vents au cours du quaternaire, les temps géologiques ont laissé une dense couche d'argile à meulière. Épaisse d'un à six mètres, cette couche est pratiquement imperméable. Elle retient l'eau dans le sol, créant une nappe privée de toute échappatoire, suspendue à soixante mètres au-dessus des vallées.

Autrefois, cette nappe atteignait le niveau du sol et formait les marais. Ainsi, le plateau a toujours paru hostile aux gens des vallées, parce qu'hostile aussi à leurs plantes cultivées. Il était pourtant habité. Depuis longtemps, des humains y avaient bâti leurs chaumières et taillé de petits champs. Ils séchaient les plantes du marais pour en faire de la litière, et avaient sculpté de petites parcelles ici ou là, une petite poche à la fois, pour y cultiver fèves, pois et osier. Le drainage y était localisé et artisanal, semblable à un *« ouvrage toujours remis sur le métier[1] »*. L'étymologie obscure de Saclay semble renvoyer à la fois à l'eau contenue dans ses sols, et aux arbres qui servirent à la maîtriser. Le *Salico-Cleta* des Gaulois n'évoque-t-il pas les claies de bois de saule utilisées pour gagner du champ sur les marais, de l'épeautre sur la laîche et le jonc ?

12 septembre 2017

Sous les fenêtres des laboratoires, quelques bosquets touffus semblent hanter la plaine, vieux repaires de sangliers enfoncés dans la marge. À côté des champs monotones, les lisières, remplies de vie, de bruissements, de chants d'oiseaux. Les buissons épineux s'y entremêlent aux fleurs, aux baies sauvages. Elles sont source d'étonnement, de joie et de remèdes pour qui sait pénétrer leurs secrets. Un petit monde où oublier les travaux du grand cluster. *Nous découvrons cinq pieds de millepertuis, à l'intersection entre la rigole de Corbeville et le chemin de Compostelle, dont le panneau semble fraîchement placé. Transformées par macération, séchées ou réduites en poudre, ces plantes donnent une huile visqueuse et rouge dénommée « chasse-démon » par les anciens. Utilisée avec parcimonie, elle modère les humeurs et apaise les dépressions.*

La maîtrise des terres du plateau fut achevée lorsque vinrent les ingénieurs du Roi-Soleil, à la fin du XVII[e] siècle. Ils abaissèrent le niveau de la nappe suspendue de Saclay en creusant des rigoles – larges sillons en pente douce à travers le paysage qui, depuis trois siècles, drainent l'eau désormais qualifiée de surplus. Pour l'habitant du plateau, le Roi-Soleil, serait plutôt « Roi-Tuyau[2] », un maître des eaux capable d'arracher un plateau tout entier aux marais pour l'offrir aux cultivateurs. Les terres se vidèrent ainsi peu à peu, en conservant juste assez en profondeur pour constituer ce que les agronomes appellent une « réserve utile » à la pousse du blé. Le marais était dompté.

Le plateau transformé put enfin être voué tout entier aux plantes cultivées. Dès le XVIII[e] siècle, les rendements des terres auparavant incultes devinrent parmi les meilleurs de France. Des propriétaires terriens et de grands fermiers remplacèrent les quelques petits paysans endettés qui subsistaient aux alentours de Saclay. Les terres furent achetées, saisies, rassemblées, et les champs clôturés. Les communaux que cultivaient les paysans sans terre furent supprimés. Les hameaux disparurent les uns après les autres et la population du plateau diminua. Seules les grandes fermes de propriétaires rompus aux affaires et à l'agriculture moderne subsistèrent. Comme l'explique Élizabeth Trimbach, historienne du plateau : *« Une agriculture nouvelle est maintenant possible. Les maîtres du sol, propriétaires vivant d'autres revenus que ceux de la terre, dégagent des surplus, ce qui serait impossible pour un paysan parcellaire.[3] »*

2 octobre 2017

Semblant jeter leurs branches en imploration vers le ciel, quelques poiriers longent des rigoles. Voilà longtemps que plus personne ne distille la goutte à Corbeville. Le saule – celui-là même dont les Gaulois habitant ces lieux firent des claies pour contenir le marais – est si adapté aux terrains marécageux, et si résistant à leur humidité, que l'on vit dans ses feuilles ou son écorce le moyen évident de lutter contre le mauvais sang que provoquait l'air vicié des marais sur les hommes. Boules de branches à l'horizon. Quelques saules taillés en têtard apportaient naguère ombre aux brebis et donnaient leur bois pour le feu. Leurs rejets pourtant dessinent un monde de taillis. Tout se floute. De quel siècle est cette scène ?

Ce faisant, la reprise en main et les aménagements – ce que les Italiens désignent par une expression évocatrice : la *bonifica*[4] – ont évacué d'autres manières d'être au monde. Ainsi, la cueillette : art de trouver et d'utiliser les plantes, de vivre et d'ensorceler avec elles, dans un environnement fait non pour les humains, mais par et pour l'eau. Comme ailleurs, le marais accueillait les gens de la marge. Souvent de petits paysans installés sur des parcelles modestes en taille et en rendement, dont l'exploitation parfois se faisait en commun. Les nombreux visages de la maladie, de la malnutrition et du malheur leur étaient familiers. Ils n'avaient pas d'accès à la médecine organisée, les médecins formés dans les universités réservant souvent leurs services aux gens aisés. Dans les campagnes, les sorciers et les rebouteux étaient respectés et peu chers, acceptant souvent les paiements en nature[5]. À Palaiseau, les bergers du plateau de Saclay avaient la réputation d'être de bons guérisseurs. Intrinsèquement liées à la cueillette, les histoires de sorcellerie semblèrent s'intensifier face aux bouleversements que produisit l'arrivée de nouveaux hôtes. En 1935, l'ethnologue Claude Seignolle[6] visita le Hurepoix – la région environnant Saclay – pour interroger les villageois. Seignolle était l'élève du grand folkloriste français Arnold Van Gennep, qui l'envoya sur les traces des rites paysans qu'il croyait remonter à des temps anciens – telles des survivances qui *« conservaient des restes de croyances et de coutumes autrefois organisées en systèmes autonomes[7] »*. Il pense donc que c'est dans les régions reculées qu'il trouvera le plus de ces persistances. Ce n'est pourtant pas dans le Berry ou l'Aveyron que Seignolle rencontre le plus de témoignages de magie par les plantes, mais bien dans le Hurepoix. S'agissait-il d'une « survivance » inattendue ? Ou les habitants de la région, face à la fin d'un temps, à la *bonifica* des terres et des mœurs, s'étaient-ils soudain plus que jamais sentis pris dans des liens d'ensorcellement ?

12 octobre 2017

On dit qu'autrefois, une plante ne retrouvait tout son pouvoir de guérison que si l'on récitait le mythe lié à son usage. Mythe pour le malade. Mythe pour la terre humide des marais. Mythe pour ce qui prend la forme du champ. Mythe pour la forêt qui devient parc à gibier. Quand le vent se lève dans les joncs, on croit entendre les sons plaintifs des flûtes des bergers façonnées dans leurs tiges. Nous ramassons quelques-uns de ces joncs. Peut-être en jouerons-nous plus tard ?

Pourquoi ces savoirs sont-ils devenus indésirables ? La persécution des savoirs herboristes paysans aurait à voir avec la mise au travail des gens des campagnes, leur transformation en salariat subséquente à la privatisation des terres et à la suppression des droits communaux[8]. La magie populaire par laquelle les gens comprenaient et cherchaient à influencer le monde qui les entourait était incompatible avec l'émergence de l'industrie moderne et du capitalisme, qui impliquaient une séparation nette entre l'homme et la nature. Il fallait opérer un désenchantement, rendre la magie intellectuellement inacceptable afin de pouvoir développer un système rationnel d'explication et d'exploitation du monde[9]. La disparition de cette sous-culture paysanne se prolonge aujourd'hui dans le mouvement d'homogénéisation des plantes et des paysages.

23 octobre 2017

On observait autrefois des cueilleuses à la frontière des champs et des bois. Au ban de la société, elles hantaient les lisières, toujours entre deux villages. Elles savaient voir les lignes de force vitales qui parcourent le monde. Les plantes, le paysage étaient vivants en elles. Elles entraient en résonance avec le grand orchestre du sol, des plantes et des astres. Nous voilà au milieu d'un champ d'achillées millefeuille. Nous la suivons, l'herbe d'Achille qui soigna les blessures de ses soldats jadis. Retraçant ses massifs, nous filons à notre tour les lignes de force de la Terre.

Les ethnologues et folkloristes ont longtemps considéré les pratiques magiques uniquement sous l'angle de leur rôle dans la cohésion des communautés ou dans la formation des identités locales – quand ils ne les rejetaient pas simplement comme des superstitions indignes d'intérêt. Or cueillir à la lisière des marais devait impliquer une sensibilité envers les plantes, rendue invisible dans les relations d'exploitation de la terre qui prirent plus tard le pas sur elle. Une sensibilité intéressante pour elle-même, alors que nous cherchons aujourd'hui à renouveler nos rapports aux plantes et à l'environnement. En effet, l'approche du cueilleur consiste non pas à maîtriser, mais à suivre les plantes dans le paysage. À composer sans cesse avec les marais et leur flore.

Les pratiques herboristes, souvent teintées de magie, se retrouvaient dans de nombreux aspects de la vie – et notamment les soins autour de l'accouchement, de la guérison, ou de la mort. Comme l'explique l'historienne Emma Wilby au sujet des pratiques magiques dans l'Angleterre des XVI[e] et XVII[e] siècles, parmi les paysans pauvres, *« l'auto-assistance médicinale a contribué à atténuer les problèmes de santé, et la plupart des ménagères avaient une connaissance pratique des herbes et des techniques magico-médicales de base transmises de génération en génération[10] »*. Il s'agissait de pratiques que Van Gennep, le maître à penser de Seignolle, qualifiait *« d'animistes »* – une perspective dans laquelle *« toutes les forces de la nature sont pourvues d'une âme de même type que l'âme humaine[11] »*. Les bergers-cueilleurs qui ont habité ce plateau se voyaient faire corps avec lui, et se sentaient liés à ses plantes qui les protégeaient.

Pour nous, enquêter « en cueilleurs » revenait donc à laisser les plantes attirer notre attention vers la possibilité d'autres formes de relations avec elles. Les marais incultes et les formes de socialité et de relations auxquelles ils donnent lieu permettent de penser une « nature-culture »

marécageuse, un imbroglio inséparable de formes de relation qui sont à la fois sociales et biophysiques. Penser avec le marais est contraire à l'habitude moderne de comprendre le monde et l'histoire à partir de la terre ferme, solide, délimitable en frontières et parcelles stables. Un biais qui s'accommode mal des lieux humides, oubliant que des histoires humaines moins royales, moins tournées vers le contrôle de la nature se déroulent souvent là où l'eau et la terre se rencontrent et se mélangent.

25 octobre 2017

Nous voilà dans la pénombre. Celle de l'ancien pas encore mort, du moderne qui peine à naître. Gramsci disait que du clair-obscur surgissent des monstres. Terres qui devinrent un jour d'une fertilité remarquable, parmi les plus proches de la capitale. Qu'un jour se lève sans pétrole, elles en seront le garde-manger vital. Le paysage, lui, reste celui de la Vauve. Lande austère écrasée par les nuages. Nous prélevons les feuilles du plantain, qui nettoient la blessure et freinent la nécrose.

Sur le plateau de Saclay, la plupart des plantes utilisées pour guérir ou pour maudire n'intéressent plus personne. Qui récolte encore la tanaisie ? Qui se met sur la piste de l'achillée ? Qui soigne avec le plantain ou tresse des charmes d'osier ? Ces plantes peuvent pourtant nous mener vers d'autres écologies, nous aider à multiplier nos manières d'envisager le futur, à contrer les logiques appropriatives de la nature, à réinventer d'autres modes d'attention, d'imagination et de narration. Des modes qui nous permettraient de ne pas avoir à opposer à l'étalement urbain actuel, la seule productivité des terres. Des modes qui seraient en porte-à-faux avec les pratiques d'aménagement, et qui n'obligeraient pas à interpréter le plateau et ses plantes que comme une ressource. Des modes qui rendraient justice aux êtres négligés qui peuplent les marges du plateau ; marges de ses champs, mais aussi marges de son histoire. Qui rendraient visible les plantes qui s'enracinent dans les lisières ainsi que leurs cueilleurs. Un monde fait ni par les humains, ni pour les humains, mais avec lequel ils ont su cohabiter.

1. Élizabeth Trimbach, « Des Labours À La Conquête Du Plateau de Saclay », in *Plateau de Saclay, Racines D'avenir*, ed. Jacques de Givry, Jouy-en-Josas : JDG Publications, 2013, pp. 6-25 (p. 6). **2.** Grégory Quenet, *Versailles, Une Histoire Naturelle,* Paris, éditions La Découverte, 2015. **3.** Trimbach, p. 18. **4.** Paolo Gruppuso, "From Marshes to Reclamation There and Back Again : Contested Nature, Memories and Practices in Two Wetlands of Agro Pontino, Italy", université d'Aberdeen, 2016. **5.** Emma Wilby, *Cunning Folk and Familiar Spirits : Shamanistic Visionary Traditions in Early Modern British Witchcraft and Magic,* Brighton, Sussex Academic Press, 2005. **6.** Claude Seignolle et Jacques Seignolle, *Le Folklore du Hurepoix : Traditions populaires de l'Ile-de-France, Ancienne Seine et Seine-et-Oise*, 2nde edn, Paris : Maisonneuve & Larose, 1978. **7.** Arnold Van Gennep, *Le Folklore,* Paris : Librairie Stock, 1924, p. 14. **8.** Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive,* Genève, éditions Entremonde, 2017. **9.** Keith Thomas, *Religion and the Decline of Magic : Studies in Popular Beliefs in Sixteenth and Seventeenth Century England,* Londres : Weidenfeld & Nicolson, 1971. **10.** Wilby, p. 32 notre traduction. **11.** Van Gennep, p. 51.

SOURCES

SILVIA FEDERICI, *Caliban et la Sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive,* Genève, éditions Entremonde, 2017.
ARNOLD VAN GENNEP, *Le Folklore,* Paris, Librairie Stock, 1924.
PAOLO GRUPPUSO, « From Marshes to Reclamation There and Back Again : Contested Nature », *Memories and Practices in Two Wetlands of Agro Pontino,* Italy, thèse d'anthropologie, université d'Aberdeen, Écosse, 2016.
GRÉGORY QUENET, *Versailles, une histoire naturelle,* Paris, éditions La Découverte, 2015.
CLAUDE SEIGNOLLE ET JACQUES SEIGNOLLE, *Le Folklore du Hurepoix. Traditions populaires de l'Ile-de-France, ancienne Seine et Seine-et-Oise,* Paris, éditions Maisonneuve & Larose, 1978.
KEITH THOMAS, *Religion and the Decline of Magic : Studies in Popular Beliefs in Sixteenth and Seventeenth Century England,* Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1971.
ÉLIZABETH TRIMBACH, « Des Labours à la conquête du plateau de Saclay », *Plateau de Saclay. Racines d'avenir,* dirigé par Jacques de Givry, Jouy-en-Josas, JDG Publications, 2013, p. 6-25.
EMMA WILBY, *Cunning Folk and Familiar Spirits : Shamanistic Visionary Traditions in Early Modern British Witchcraft and Magic,* Brighton, Sussex Academic Press, 2005.

L'ENQUÊTE

Cette enquête a été menée avec la collaboration de l'agronome Caroline Petit (AgroParisTech), et avec l'aide du festival La Science de l'Art, de La Diagonale Paris-Saclay, et de la médiathèque Léo-Ferré de Marcoussis. Elle a donné lieu à une installation composée de deux vidéos et de la suspension des résultats de notre cueillette réalisée sur le plateau. Pour plus d'informations : www.anais-tondeur.com/francais/hanter-les-lisieres.

LES AUTEURS

Germain Meulemans est anthropologue au Centre Alexandre-Koyré (CAK) à Paris. Il s'intéresse aux rapports contemporains aux sols, et à la manière dont ceux-ci sont considérés dans le milieu urbain. En 2017, il a soutenu sa thèse portant sur l'anthropologie des sciences du sol à l'université d'Aberdeen (Écosse) et à l'université de Liège (Belgique).

Anaïs Tondeur est artiste multidisciplinaire. Liant les sciences naturelles et l'anthropologie, la fabrication de mythes et les nouveaux médias, ses installations se basent sur des récits spéculatifs par lesquels elle expérimente d'autres conditions « d'être-au-monde ». Elle vit et travaille à Paris.

Page d'ouverture
NOUS HANTONS LES LISIÈRES
Anaïs Tondeur et Germain Meulemans, 2017
Vues de l'enquête

Page suivante
NOUS HANTONS LES LISIÈRES
Anaïs Tondeur et Germain Meulemans, 2017
Vue de l'installation vidéo

À droite
NOUS HANTONS LES LISIÈRES
Anaïs Tondeur et Germain Meulemans, 2017
Vue de l'installation vidéo

© Anaïs Tondeur 2017